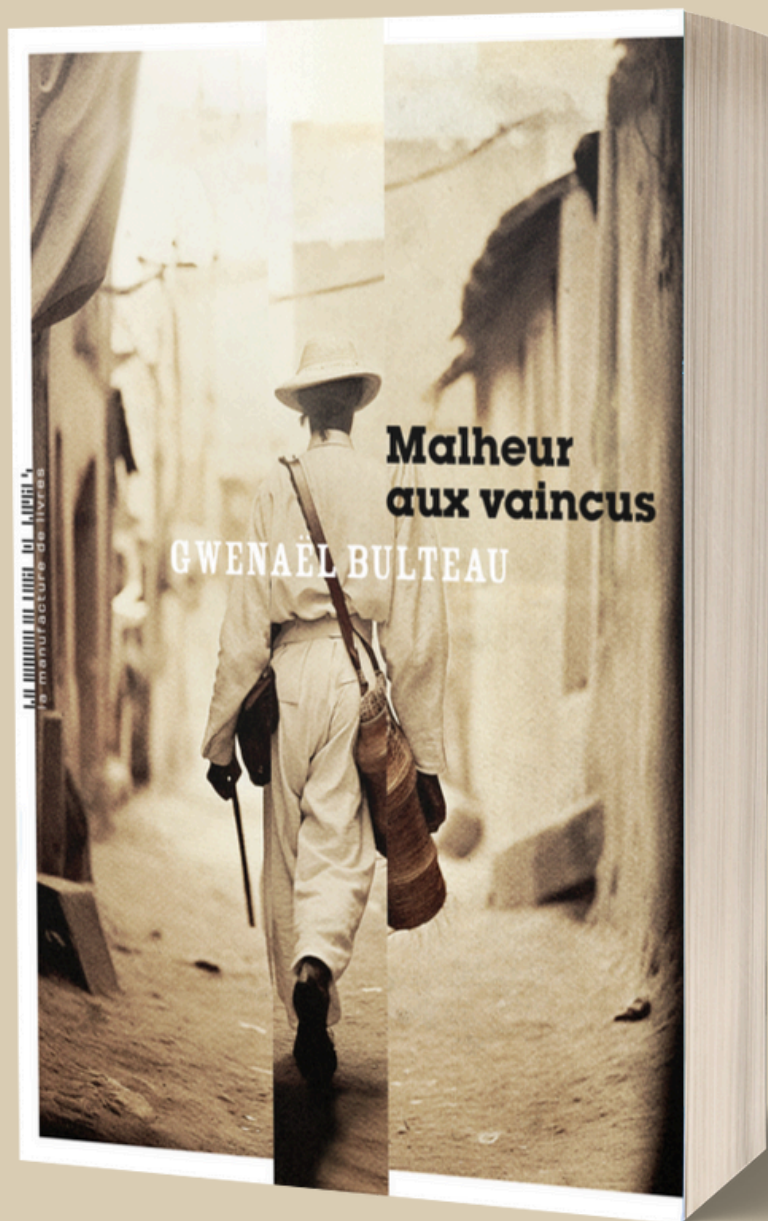


Revue de presse  
*Malheur aux vaincus*, Gwenaël Bulteau

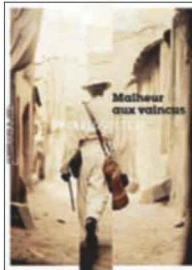


LA MANUFACTURE DE LIVRES  
la manufacture de livres

Edition : Du 07 au 08 juin 2024 P.84  
Famille du média : Médias d'information  
générale (hors PQN)  
Périodicité : Hebdomadaire  
Audience : 1340000



POLAR



DANS ALGER LA BLANCHE

★★★ *Malheur aux vaincus*, de Gwenaél Bulteau, La Manufacture de livres, 320 p., 19,90 €.

Alger, 1900. Le jeune maire de la ville, Max Régis, élu en novembre 1898 et patron du journal *L'Antijuif algérien*, encourage les exactions contre les commerces israélites. L'antisémitisme bat plus que jamais son plein dans la capitale algérienne. Les colons se déchirent. La population tremble. C'est dans ce climat troublé, aggravé de surcroît par une série de vols non élucidés dont sont victimes

des employés de banque, qu'au cœur du quartier résidentiel, Mustapha, un militaire de haut rang, Arthur Wandell, son épouse, et plusieurs domestiques, sont retrouvés morts, baignant dans leur sang. Et si ces meurtres sauvages avaient un rapport avec la calamiteuse expédition coloniale vers le Tchad à laquelle l'officier Wandell avait participé quelques mois plus tôt ? L'intrigue, pleine de suspense,

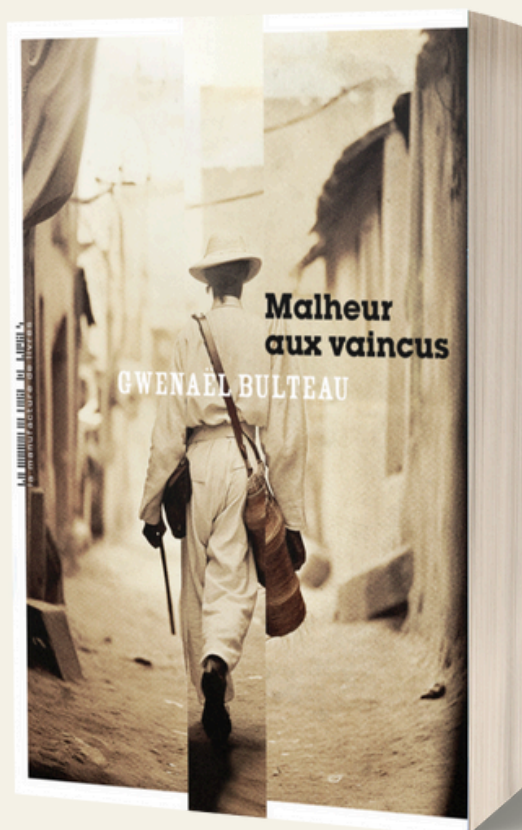
réserve plus d'une surprise, et le contexte historique, remarquablement documenté sur l'antisémitisme en Algérie coloniale, et la sanglante mission Voulet-Chanoine au cœur de l'Afrique noire, s'avèrent captivants : Gwenaél Bulteau, déjà auteur de deux romans ayant pour cadre la III<sup>e</sup> République, réussit avec *Malheur aux vaincus* un polar historique absolument passionnant. *Philippe Blanchet*

MARK HASKELL SMITH



## Le polar sonne toujours deux fois

Émission du 6 juin 2024



*« Gwenaél Bulteau sait jouer des atmosphères, du suspens et des rebondissements. Il a l'art d'immerger ses lecteurs : il faut le lire. »*

**Michel Abescat**





## La Roche agglomération

# Un 3<sup>e</sup> polar historique pour Gwenaël Bulteau

**Dompierre-sur-Yon** — Enseignant à l'école Pierre-Ménanteau, Gwenaël Bulteau publie son troisième roman *Malheur aux vaincus*. Une plongée dans Alger, théâtre de 6 meurtres mystérieux, en 1900.

### Entretien

#### D'où vous vient votre goût pour l'écriture ?

Mes parents étaient agriculteurs, près de Clisson. J'ai grandi dans une famille où l'école et la lecture étaient considérées comme essentielles. J'écris plus ou moins assidûment, depuis tout petit. Lorsque je suis devenu père, la vie a fait que j'avais moins le temps. Mais vers 40 ans, j'ai ressenti le besoin de m'y remettre. Je me suis amélioré, en participant à des concours de nouvelles. En 2017, l'une d'elles, *Encore une victoire de la police moderne*, a remporté le prix du festival Quai du polar. Cela a été un déclic.

#### L'intrigue de vos trois romans se déroule sous la III<sup>e</sup> République. Qu'a de particulier cette époque ?

La III<sup>e</sup> République est un fil rouge, entre mes trois romans. C'est une période longue et mouvementée, peu exploitée au niveau littéraire. C'est pourtant à cette époque, marquée par l'affaire Dreyfus, le poids de l'antisémitisme et les luttes sociales, que s'est constitué le socle de notre société actuelle. Il y a comme une résonance et un jeu de miroirs, entre ce temps et le nôtre.

#### L'action de ce 3<sup>e</sup> roman se situe à Alger. Pourquoi ce choix ?

À Alger, la demeure d'une famille a été le théâtre d'un massacre, avec six meurtres. Les victimes sont à la fois des maîtres et des domestiques... En faisant des recherches historiques pour ce livre, je suis tombé par hasard sur l'existence d'une expédition française de conquête coloniale du Tchad, menée à partir de janvier 1899, par les capitaines Voulet et Chanoine. Cette mission a été marquée par le massacre des populations, qui refusaient de fournir vivres ou porteurs. Cette violence et ce caractère démesuré m'ont beaucoup marqué.



Gwenaël Bulteau a sorti le 2 mai son 3<sup>e</sup> roman, *Malheur aux vaincus*.

| PHOTO : OUEST-FRANCE

#### Comment construisez-vous vos histoires ?

Je me documente sur le passé, en collectant des documents. Puis je laisse infuser quelque temps. Les personnages baignent dans un contexte historique, mais mes livres ne sont pas des « romans en costumes » : je prends soin que leurs propos ne soient ni anachroniques, ni poussieux.

#### À partir de quand la recherche historique laisse-t-elle place à la fiction ?

Il arrive toujours un moment où je sens que mes recherches documentaires tournent en rond. Le but, c'est de ne pas se laisser déborder : j'écris d'abord des polars, avec leur part

d'invention, pas des manuels scolaires. Le champ est ouvert. Il faut du suspens, des rebondissements, un certain rythme et des contrepoints, pour que le lecteur ait envie de tourner la page.

#### Connaissez-vous la fin de vos romans, avant de vous lancer ?

Pour ce dernier roman, oui, j'avais déjà mon coupable. Mais l'écriture vous emporte parfois là où vous ne vous y attendez pas. Je suis très discipliné : je m'astreins chaque jour à écrire, de 20 h à 22 h. Je supprime un personnage, j'en fais apparaître un autre... Lorsque j'ai terminé, il y a des allers et retours avec l'éditeur. Je réalise un vrai travail de réécriture. Comme une partition, il faut que la musi-

que de la langue sonne juste.

#### Avez-vous d'autres projets en cours ?

J'ai commencé l'écriture d'un 4<sup>e</sup> ouvrage. Cette fois-ci, l'action se situera lors de la Première Guerre mondiale, autour d'un personnage réel, qui a défrayé la chronique. Il s'agira d'un roman, mais pas forcément d'un polar.

Recueilli par Elisabeth PETIT.

***Malheur aux vaincus***, 318 pages, La manufacture des livres. **Mardi 14 mai** : séance de dédicace à 20 h, à la médiathèque de Sainte-Hermine. **Vendredi 24 mai** à 20 h, à la médiathèque de Fontenay-le-Comte.

## "Malheur aux vaincus" de Gwenaël Bulteau : une leçon d'histoire décoloniale pleine de complexité



L'intrigue de « Malheur aux vaincus » de Gwenaël Bulteau prend naissance en 1900, sur les hauteurs d'Alger la blanche. Lux-in-Fine/Leemage

À charge contre les colons d'Algérie, « Malheur aux vaincus » (La Manufacture de Livres) le nouveau roman de Gwenaël Bulteau, relate un moment de la Troisième République, glorifiée à l'époque et quasi unanimement décriée aujourd'hui, en faisant une nouvelle fois appel aux outils du polar pour donner de la chair et tempo à la leçon d'histoire.

Hier les femmes, les enfants, les gueux et prolétaires révoltés. Aujourd'hui, les colonisés ou en passe de le devenir. En trois romans, le professeur des écoles Gwenaël Bulteau a fait le tour d'une série de damnés de la terre, saisis au début du siècle dernier, à l'acmé des mauvais traitements que leur réservait la République, troisième du nom, tant en métropole que dans des contrées africaines conquises à la hache.

*Malheur aux vaincus* relate un moment de cette dernière épopée, glorifiée à l'époque et quasi-unanimement décriée aujourd'hui, en faisant une nouvelle fois appel aux outils du polar pour donner de la chair et tempo à la leçon d'histoire.

Intrigue il y a donc, et elle prend naissance en 1900, sur les hauteurs d'Alger la blanche, dans une belle villa ottomane au bout d'une allée en marbre : éparpillés en divers endroits, six cadavres dont celui du propriétaire des lieux Arthur Wandell, ancien officier et héritier d'une dynastie bancaire toute puissante dans cette Algérie devenue territoire français depuis 1848. Vengeance(s) ? Et si oui, pour quels motifs ?

### Obstination sanglante



Avec une grande habileté et maîtrise narrative, Gwenaël Bulteau introduit plusieurs pistes ayant toutes en commun la participation de divers personnages suspects ou victimes, la mission Voulet-Chanoine, épisode particulièrement controversé d'une expédition coloniale de 1899 visant la conquête du Tchad. Arthur Wandell en fut lui aussi.

Le livre de Gwenaël Bulteau devrait plaire aux « décoloniaux », cette mouvance identitaire engagée depuis quelques années dans un procès radical et sans fin contre la France. Ils y trouveront, ou y retrouveront, pour ceux déjà informés, les fantômes des milliers de civils « indigènes », massacrés, et brûlés vifs lors de la progression de la fameuse colonne conduite par les capitaines Voulet et Chanoine dont l'obstination sanglante fait immanquablement penser au personnage conradien de Kurtz.

Grand connaisseur de la colonisation belge, feu l'historien Jules Marchal estimait que le célèbre écrivain avait souhaité montrer que « *l'environnement colonial peut créer un homme capable d'aller jusqu'au bout du crime et de l'horreur* ». Il rappelait que le personnage littéraire ayant inspiré la figure de Marlon Brando dans l'*Apocalypse Now* de Coppola « *avait entouré sa maison de piquets auxquels étaient accrochées des têtes humaines décapitées* ».

## Complexité

Dans *Malheur aux vaincus*, quand ils émergent de la tuerie et de la saoulerie qui s'ensuit, les vainqueurs, eux, peuvent contempler les cadavres à moitié dévorés « *de dizaines de femmes et enfants, pendus aux branches basses des arbres pour que les hyènes se repaissent de leurs jambes* ».

Après que les deux officiers furent à leur tour occis par leurs propres tirailleurs mutins, embarrassée tout de même par une telle dérive barbare, la République s'efforça d'en effacer la mémoire. De temps à autre, des chercheurs, enseignants et écrivains se donnent pour mission de la réveiller et d'en examiner tous les aspects, quitte à les nuancer. D'autres y voient surtout l'occasion d'entretenir les incendies dont l'époque semble si friande.

Si le livre de Gwenaël Bulteau était un essai, on pourrait affirmer sans exagération qu'il est essentiellement à charge. Pour la partie « algérienne » du roman, à l'exception notable d'une jeune commerçante juive et alsacienne, Catherine Hoffmann, accordant aide et affection à de jeunes adolescents arabes sans foyer ; à l'exception encore d'un militaire, le lieutenant Julien Koestler, chargé de l'enquête sur les meurtres de Wendell et consorts et s'efforçant tant bien que mal de rester droit, la petite société française d'Alger que décrit Bulteau ne brille guère par sa grandeur d'âme : de furieux antisémites, des notables couards et repus, des militaires opportunistes, des racistes ne supportant les Arabes que relégués en invisibles et les tirailleurs soudanais de l'armée qu'en serviteurs dociles et obéissants du « *boss blanc* ».

Une vision qu'aujourd'hui certains historiens, sans rien nier des immenses méfaits de la colonisation, souhaitent amender ou bien complexifier, dit-on de nos jours. En vérité, Bulteau l'a injectée, cette complexité, dans son récit. Elle passe même un peu partout entre les pages les plus sombres rapportant l'horreur pure : dans les contradictions des personnages, fort heureusement pas tous faits d'un seul bloc, dans la nature malheureuse des amours et passions qui se nouent et se dénouent entre Catherine et Julien, entre un sous-officier de la Colonne Voulet-Chanoine et une belle princesse noire qu'il ne sauvera pas de la mort.

Fort heureusement, plus romancier qu'idéologue, Bulteau ne se contente pas de juger doctement et sans appel des « salauds » et une époque qui se résumerait à une entreprise de pillage, de destruction et d'avilissement. D'autres le font, ou plutôt le « mal font » très bien. Il y a dans *Malheur aux vaincus* des sourires radieux, des courses en bord de mer, des odeurs et couleurs si plaisantes, si bien écrites qu'elles font oublier le parfum entêtant du charnier et la petite musique aigrette de la faute jamais pardonnée.

*Malheur aux vaincus* de Gwenaël Bulteau, La Manufacture de Livres, 320 p., 19,90 €.

## Nos 36 livres coups de coeur pour l'été 2024

Romans, polars, essais, BD... Que lire cet été, où que l'on soit ? Faites vos choix !



Illustration Marta Orzel pour Télérama

" Chanter, swinguer, faire la bringue comme à Noël, de Maya Angelou

Née Marguerite Annie Johnson, en 1928, dans le Missouri, elle s'est elle-même rebaptisée Maya, reprenant un surnom d'enfance. Maya Angelou, poétesse, essayiste, comédienne, chanteuse, activiste engagée dans le combat pour les droits civiques aux côtés de Martin Luther King et tant d'autres choses, tant d'autres aventures encore. Dans cet effervescent troisième volet de son autobiographie (qui en compte sept), on assiste au moment précis où Marguerite devint Maya, au milieu des années 1950, au terme d'une audition qui allait la propulser sur scène, chanteuse de calypso dans un club de San Francisco. Lire la critique

*s Singin' and Swingin' and Gettin' Merry Like Christmas* , traduit de l'anglais (États-Unis) par Sika Fakambi, éd. Noir sur blanc, coll. Notabilia, 448 p., 24,50 €.

" Journal d'Arizona, de Chantal Thomas



« Et je me suis vue, comme dans un rêve, minuscule silhouette en train de m'avancer sur le fond de sable très lisse, doré... » Ce désert blond et lumineux où marche Chantal Thomas, entre songe et souvenir, c'est l'Arizona où, en 1982, elle posa un temps ses valises, conviée à enseigner les *Mythologies* de Barthes et l'esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle aux étudiants de l'université de Tucson. « Des bâtiments roses aux angles arrondis, des allées bordées de palmiers » et, au loin, « la ligne des montagnes aux sommets enneigés, le ciel immense » figurent parmi les premières annotations que la jeune professeure porta dans son journal, exhumé quatre décennies plus tard de ses archives, vivant, vibrant, palpitant d'impressions, de sensations, de rencontres. Lire la critique

r Éd. du Seuil, coll. Fiction & Cie, 176 p., 21 €.

## " L'Or des rivières et " Conversation avec Françoise Chandernagor

À la question « *Pensez-vous écrire sur la Creuse, un jour ?* » Françoise Chandernagor, issue d'une famille limousine, répondait, dans un bel entretien paru en 2022 dans la revue *Zadig*, qu'elle aimerait un jour s'atteler, non pas à une autobiographie, non plus qu'à un roman historique, mais à « *un récit sur [ses] liens avec ce pays* » vers lequel l'aimante sans fin son histoire familiale. Deux ans plus tard, l'entretien paraît au format livre de poche et, entre-temps, l'autrice de *La Chambre* a écrit ce récit commandé par son attachement intime à ce « *paradis si discret [...] l'asile de mes mystères, mes labyrinthes enchantés* ». D'une beauté aussi intemporelle qu'évidente, *L'Or des rivières* charrie des impressions et des souvenirs collectés jusqu'en amont de l'enfance, mêlant mémoire individuelle et mémoire collective l'une et l'autre ancrées dans des paysages, des vents, des arbres, des maisons, des noms de pays...

r *L'Or des rivières*, éd. Gallimard, 300 p., 21 € ; q *Conversation avec Françoise Chandernagor*, éd. Autrement/Zadig, 64 p., 8,50 €.

## " Le barman du Ritz, de Philippe Collin

Le bar de l'hôtel Ritz, à Paris, est son royaume. Frank Meier est un alchimiste des cocktails et le shaker est son sceptre. Cet Autrichien juif, engagé dans la Légion étrangère lors de la Première Guerre, après avoir appris son métier aux États-Unis, est donc depuis les années 1930 une sommité. Dans ce superbe premier roman, Philippe Collin, bon connaisseur de la période, suit la destinée de cet homme de juin 1940 à août 1944 : quatre années d'Occupation où, dans le grand hôtel parisien, Hemingway et Fitzgerald ont laissé leur place aux officiers allemands, maîtres des lieux, et à toute la clique collaborationniste qui vient se pavaner, fière de côtoyer Cocteau ou Coco Chanel. Frank Meier doit pourtant cacher qu'il est juif et protéger son commis, un jeune Italien, juif lui aussi. Lire la critique

r Éd. Albin Michel, 416 p., 21,90 €.

## " Urushi, d'Aki Shimazaki

Chaque année, Aki Shimazaki nous aime à ses livres si fins, dans tous les sens du terme, par leur petit nombre de pages comme par leur extrême acuité. Qu'ont-ils de si particulier, qui se vérifie dans ce nouvel opuscule venu clore une quatrième pentalogie, soit désormais vingt romans denses et magnétiques, résonnant les uns avec les autres ? La récurrence de ses personnages, tour à tour projetés sur le devant de la scène ou relégués dans le fond du décor. Ici, son regard se fixe sur une

adolescente éprise de son grand frère, tous deux adoptés, que nous avons déjà croisés par le passé, comme figurants d'une forte présence.

r Éd. Actes Sud, 144 p., 16 €.

## " Comme elles sont

Écrivaine et « pionnière dans tous les combats pour les femmes » : cette double qualification a dicté le choix des titres qui figurent dans cette superbe anthologie des oeuvres de Benoîte Groult (1920-2016) conduite par sa fille Blandine de Caunes, autrice d'une longue préface dans laquelle éléments biographiques et analyse thématique s'entremêlent avec pertinence. Ici rassemblés, le *Journal à quatre mains* (1958) coécrit par Benoîte Groult et sa soeur cadette, Flora, *Les Vaisseaux du coeur* (1988) et *La Touche étoile* (2006) offrent de suivre l'itinéraire personnel et intellectuel de celle qui disait être devenue féministe sur le tard, nourrissant de cette prise de conscience l'essai-manifeste *Ainsi soit-elle* (1975). Le présent volume ajoute, à quatre ces livres, *Le Féminisme au masculin* (1977), ainsi que des extraits inédits de son si vivant *Journal*.

r Éd. Bouquins, 1150 p., 32 €.

## " Les garçons de la rue Pál, de Ferenc Molnár

Ce livre, devenu phénomène, l'un des plus célèbres de la littérature hongroise, a été traduit en plus de trente langues, sans doute parce que ses péripéties touchent aux plus universelles des questions. Pourquoi les hommes sont-ils prêts à se battre à mort pour défendre un coin de terre, fût-il le plus merveilleux des paradis imaginaires ? Et pourquoi donc les garçons de-viennent des hommes ?

r Traduit du hongrois par Sophie Képès, éd. Tristram, 190 p., 19 €.

## " Louna, de Rika Benveniste

Louna passe régulièrement prendre le café. Pour Rika Benveniste, ses visites ont l'odeur des fideos rapportés des séjours en cure thermique, l'été. Elle garde le souvenir d'une tante bien habillée, excellente couturière, conversant en judéo-espagnol. Sur son avant-bras, on distingue parfois le numéro 40 077, tatoué à l'encre bleue. L'historienne grecque, spécialiste de la Shoah, dissèque la mémoire familiale, et une question la hante : comment ne pas invisibiliser à nouveau ceux que l'Histoire a tenté d'effacer ? Comprendre l'Holocauste implique de s'intéresser aux destins particuliers : tel est le parti pris de la microhistoire. Puisant dans une variété de sources, mêlant photographies, archives, conversations et souvenirs, Rika Benveniste part donc en quête des traces laissées par Louna.

r Traduit du grec par Loïc Marcou, éd. Signes et balises, 262 p., 23 €.

## " Anna Akhmatova, portrait, de Geneviève Brisac

Elle était tout à la fois « *une colombe et une prédatrice, l'amie la plus jalouse et la plus partielle de toutes celles que j'ai connues* », se souvenait Nadejda Mandelstam, évoquant dans *Sur Anna Akhmatova* (éd. Le Bruit du temps), sa longue amitié avec la grande poétesse, morte en 1966. Se penchant sur la vie de l'autrice de *Requiem*, écrit clandestinement durant la terreur stalinienne, Geneviève Brisac souligne et met en valeur, au-delà de la chronologie soigneusement retracée, des amours et des amitiés (Modigliani, Mandelstam, Joseph Brodsky...), de l'expérience de l'exil intérieur et du dénuement, la singularité et la profondeur de sa poésie intimiste, en partie autobiographique. « *Toute la ville est de glace. Et les arbres, / et les murs sont comme vitrifiés. / Les traîneaux ciselés glissent en hésitant. / Chez le poète banni, la Muse et la Peur rôdent. / Et s'avance la nuit / qui ne connaît pas d'aube.* »

q Éd. Seghers, 170 p., 19 €.

## " Tout est sous contrôle, de Christopher Bouix

Imaginez un futur radieux, où les autorités prennent grand soin du citoyen. Où plus personne n'a le droit au moindre travers, à la plus petite esquisse de détresse, sous peine d'être rétrogradé tout en bas de l'échelle sociale. Un simple verre de vin, par exemple ? Une alerte s'affiche aussitôt sur vos lentilles de contact spéciales, directement connectées à HappyApp, la version Big Brother de nos réseaux sociaux actuels : « *Vous venez de prendre une unité d'alcool ! Votre indice de bonheur est décompté de 0,000001 point !* » Le romancier Christopher Bouix croque et torture chacun de ses personnages avec une ironie ciselée, une délectation cruelle, celle-là même qui lui a inspiré cet univers dystopique très... contemporain. C'est 1984 sur TikTok, *Le Meilleur des mondes* sur Instagram, c'est l'ère des algorithmes, du vide clinquant et de l'hypersurveillance, de l'obsession du bien-être. À lire pour détraquer (un peu) votre indice de bonheur...

r Éd. Au Diable Vauvert, 400 p., 20 €.

## " Arborescentes. Tome 1, de Frédéric Dupuy

C'est l'histoire d'Hélène, une drôle de fillette mal embouchée qui ne veut plus dormir, jamais, de peur de subir le même sort que sa mère et sa grand-mère, atteintes de « *la maladie de la Belle au bois dormant* ». Crises de narcolepsie foudroyantes, parfois fatales. C'est l'histoire de la Serre, une étrange forêt sous cloche, où de gaillardes « *sage-fées* » soignent les incurables qu'elles ont préalablement sélectionnés et... enlevés. Et ce n'est que le début : une multitude de mystères s'entrelacent comme les racines d'un arbre géant. Sorti en février, le premier promet une saga originale et bien trousseée, qui emprunte autant à la fantaisie vertigineuse d'*Alice au pays des merveilles* qu'au thriller écologique et féministe, bouscule la science-fiction et redonne des couleurs neuves à la magie, loin des clichés habituels.

q Éd. Bragelonne, 380 p., 25 €.

## " Si loin dans le bleu, de Marcelino Truong

« *Maman avait le bonheur difficile.* » À 67 ans, Marcelino Truong ouvre son livre de souvenirs. Né d'un père vietnamien et d'une mère bretonne, l'auteur de bande dessinée prend cette fois pris son stylo pour évoquer son extraordinaire parcours familial, de la guerre du Vietnam aux remparts de Saint-Malo, en passant par les Philippines, où il a vu le jour, le petit port de Hôï An, l'Amérique triomphante des frères Kennedy et le Swinging London des Beatles. Grand connaisseur des lettres

britanniques, amateur de jonques et de voiliers, le dessinateur plongeur, et un brin baroudeur, est aussi très attaché à l'histoire de ses ancêtres annamites et à celle du conflit qui déchira le pays, il y a tout juste soixante ans. Dans ces souvenirs éclectiques qui se dégustent par chapitre, un fil rouge, cependant : Yvette, la figure maternelle. Une femme aimée, mais meurtrie dès l'enfance, dont les accès dépressifs, les humeurs changeantes et les tempêtes ont profondément marqué l'auteur.

r Éd. des Équateurs, 160 p., 24 €.

## " L'Acajou, de Boris Pilniak

Maxime Gorki, peut-être jaloux, parlait de Boris Pilniak (1894-1938) comme d'un « phénomène maladif », créateur d'une « littérature de pur chaos ». Refusé par la censure russe, L'Acajou est publié en 1929, à Berlin. Dans sa brillante préface, Jacques Catteau considère, à juste titre, que cette esthétique du chaos annonce Dos Passos et Joyce. De fait, nulle intrigue dans L'Acajou, mais un étonnant « patchwork romanesque », cinq courts chapitres qui traversent plusieurs siècles d'histoire russe, de la Moscovie des « fols-en-Christ » à l'absurdité du bureaucratisme soviétique et de la collectivisation.

r Traduit du russe, préfacé et annoté par Jacques Catteau, éd. Noir sur Blanc, 110 p., 18 €.

## s " Le Murmure , de Christian Bobin (éd. Gallimard)

Un recueil posthume que le poète, mort en novembre 1922, nous a laissé, écrit tandis qu'il cheminait déjà, dans la joie, entre l'ici-bas et l'au-delà. Lire la critique

## r " Le Sang des innocents, de S.A. Cosby (éd. Sonatine)

À travers une intrigue policière passionnante, une saisissante peinture du Sud rural des États-Unis, en proie à la grande pauvreté, perclus de tensions raciales. Lire la critique

## r " Fabriquer une femme, de Marie Darrieussecq (P.O.L)

À travers les personnages de Rose et Solange, un roman d'apprentissage en forme d'incantation à un devenir féminin, au coeur des années Mitterrand. Lire la critique

## r " Ceux qui appartiennent au jour, d'Emma Doude van Troostwijk (éd. Minuit)

Autour d'une famille de pasteurs néerlandais, la jeune autrice tisse un premier roman d'une grande délicatesse sur la mémoire et les générations. Lire la critique



## r " L'Origine des larmes, de Jean-Paul Dubois (éd. de l'Olivier)

Où l'on retrouve Paul, éternel alter ego de l'auteur d'*Une vie française*, en proie à des tourments qui font de ce nouvel opus un roman sombre et remuant. Lire la critique

## r " Mes amis, de Hisham Matar (éd. Gallimard)

Un magnifique roman sur l'amitié, doublé d'un beau portrait de Londres et irrigué d'une réflexion sur le déracinement et la consolation par l'écriture. Lire la critique

## r " Le Ciel ouvert, de Nicolas Mathieu (éd. Actes Sud)

S'inspirant de sa propre histoire d'amour défunte, l'auteur de *Leurs enfants après eux* la transforme en une ode palpitante à la vie, à la joie, à la liberté. Lire la critique

## s " Le Couteau, de Salman Rushdie (éd. Gallimard)

Après l'attaque au couteau qui faillit lui coûter la vie en 2022, Rushdie revient sur l'attentat et réfléchit à l'après, de façon humaniste et lumineuse. Lire la critique

## s " Le Convoi, de Beata Umubyeyi Mairesse (éd. Flammarion)

Rescapée du génocide alors qu'elle était enfant, l'autrice rwandaise enquête sur les conditions de son sauvetage dans un récit captivant et poignant. Lire la critique

## r " Vivarium, de Tanguy Viel (éd. de Minuit)

Une magnifique collection de fragments méditatifs, au fil desquels l'écrivain se tient au plus près du monde et des sensations que procure son contact. Lire notre entretien avec Tanguy Viel

## " Thunder 3 , de Yuki Ikeda

On le sait depuis David Cronenberg et son *Vidéodrome* , il est facile de se faire happer par les écrans. Échappant à l'attention de son grand frère, la petite et innocente Futaba tombe ainsi dans une dimension parallèle. Dans ce monde qui ressemble

furieusement au sien, en version plus réaliste, pas de Lapin blanc ni de Chapelier fou, mais de grands méchants aliens qui prennent peu à peu possession de notre planète... Étonnant manga gigogne où le lecteur, à la suite des personnages, se trouve entraîné dans un maelström de surprises et de péripéties, le mignon conte de fées se transformant en récit de guerre haletant.

r Traduit du japonais par Manon Debienne, éd. Pika, 192 p., 8,20 €.

## " Les Contes de la mansarde, d'Iris Pouy et Élisabeth Holleville

Concoctés à quatre mains par Iris Pouy et Elizabeth Holleville, ces *Contes de la mansarde* rendent un hommage appuyé aux pulp magazines américains des années 1950, et particulièrement à une série phare adaptée pour le petit et le grand écran, les fameux *Tales From the Crypt*. Mais les deux autrices ne font pas dans le rétro et les trois histoires, qui ont pour narratrice une petite dame pas commode, se déroulent dans le Paris d'aujourd'hui, sur fond de Covid, de réseaux sociaux, d'inconstance amoureuse et de galères financières. Portait en creux de la vie des jeunes urbains, ces nouvelles graphiques revisitent avec piquant quelques grands classiques de l'angoisse : la mort annoncée, le cauchemar récurrent, le récit gigogne, l'animal diabolique... Mention particulière pour « Barbara », qui clôt le recueil, petite dragée délectable dont on ne sait trop si elle contient une amande ou du cyanure, les deux goûts sont paraît-il très proches.

r Éd. L'Employé du moi, 200 p., 22 €.

## " Là où gisait le corps, d'Ed Brubaker et Sean Philipps

Pelican Road, 1984. Dans ce lotissement tranquille, perdu dans une banlieue américaine anonyme, tout semble aller pour le mieux... jusqu'à l'arrivée d'un cadavre ! Hommage revendiqué aux polars de quatre sous des années 1940 et aux enquêtes criminelles façon Cluedo, *Là où gisait le corps* est un parfait exercice de style dans lequel le scénariste américain Ed Brubaker et le dessinateur anglais Sean Phillips se font ouvertement plaisir, et c'est communicatif. Dans cette enquête chorale où une dizaine de personnages hauts en couleur donnent leur version des faits, parfois à quelques décennies d'intervalle, se fait jour une microsociété rien moins que lisse. Un petit bijou noir et nostalgique.

q Traduit de l'anglais (États-Unis) par Doug Headline, éd. Delcourt, 144 p., 17,95 €.

## " Malheur aux vaincus , de Gwenaél Bulteau

Le lieutenant Julien Koestler, de la police militaire, a fort à faire pour tenter d'élucider le massacre de la famille Wandell et de sa domesticité. Le genre d'enquête où s'entremêlent l'armée, la finance et la politique, un triumvirat qui protège une partie de la population, la blanche, et méprise tout en l'exploitant la plus basanée. Mais le lieutenant est un coriace, un type bien, respecté par ses soldats indigènes, et dont les idées politiques républicaines, qu'il n'affiche que discrètement, droit de réserve oblige, le préservent des bouffées de haine des antisémites, encore exaltés par l'affaire Dreyfus. Ex-prisonniers des compagnies disciplinaires, expéditions militaires plongeant dans l'Afrique noire et perpétrant des massacres, soldats perdus dans la réalité des colonies : Alger la blanche, en ce tout début du XX siècle, bruisse de toutes les violences...

r Éd. La Manufacture de livres, 320 p., 19,90 €.

## " Les Héritiers de l'Arctique, d'Aslak Nore

Après *Le Cimetière de la mer*, Aslak Nore prolonge la saga des Falck, puissante famille norvégienne, à la tête d'une fondation très influente qui protège les archives historiques du pays. Ce deuxième tome peut tout à fait en être le point de départ (l'arbre généalogique en fin d'ouvrage aidera à clarifier au besoin), alors que l'intrigue s'articule cette fois autour de la recherche d'une taupe russe. Prétexte à Nore pour poursuivre son questionnement autour de l'identité norvégienne. Entre, d'un côté, des secrets de famille qui renvoient aux pages sombres de l'histoire du pays et à son occupation par le III Reich pendant la Seconde Guerre mondiale, et de l'autre, un imaginaire contemporain tiraillé entre un Occident démocratique affaibli et l'emprise croissante exercée par les régimes autoritaires de Poutine ou d'Orbán.

q Traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon, éd. Le Bruit du monde, 480 p., 25 €.

## " Le Refuge, d'Alain Beaulieu

Si ce roman a reçu le prix France/Québec 2023, il confirme aussi combien le Québec est devenu une terre sûre en matière de romans noirs. Tout commence en pleine nature, dans un petit chalet de montagne au milieu des bois où un couple de sexagénaires proches de la retraite a décidé de s'établir pour démarrer une nouvelle vie. Un refuge, sans eau courante ni électricité, où l'existence d'Antoine et Marie s'écoule paisiblement, jusqu'à ce soir de juin où deux braqueurs leur rendent visite et où Antoine, mû par un mélange de peur et de colère, tire dans le dos de l'un d'eux. Après ce coup de feu et la dissimulation du corps, quelque chose s'est brisé dans le couple, qui ne pourra plus jamais vivre ensemble comme avant.

r Éd. Liana Levi, 224 p., 20 €.

## " La Piste du vieil homme, d'Antonin Varenne

Un homme, seul, et une île, immense. Simon a 70 ans et Madagascar est son refuge depuis que sa femme s'est suicidée et qu'il a laissé se déliter le lien avec ses deux enfants. Mais lorsque sa fille lui écrit pour lui apprendre que son fils, Guillaume, est aussi sur l'île Rouge et qu'il semble avoir disparu, Simon est prêt à entamer un long voyage. Un périple géographique, à sillonner les pistes ocre-rouge de latérite pour retrouver son enfant, mais aussi intérieur, à se confronter à ses peurs comme à ses regrets plus il s'enfonce dans les profondeurs de Madagascar.

r Éd. Gallimard, coll. La Noire, 240 p., 18 €.

## " Germaine Tillion, une certaine idée de la Résistance, de Lorraine de Meaux

Entrée au Panthéon en 2015 avec Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Jean Zay et Pierre Brossolette, Germaine Tillion se serait sentie à l'aise dans la belle biographie que lui consacre Lorraine de Meaux. Une biographie d'historienne qui, sans déroger aux règles de la discipline, ne cache pas son empathie pour son sujet. Comment y échapper, d'ailleurs, tant la vie de Germaine Tillion (1907-2008) est une suite de défis relevés, de courage et de passion ! Rentrée à Paris cinq jours avant l'arrivée des Allemands, en juin 1940, elle sera prise de nausée en entendant la demande d'armistice formulée par Pétain. Arrêtée en août 1942, alors qu'elle faisait partie du réseau du musée de l'Homme, elle sera déportée à Ravensbrück. Entre 1961 et 1974, elle

multipliera encore les missions, au Maghreb, en Libye, au Mali... Mais jamais n'oubliera les effets de la propagande nazie, qui transforme des « gens ordinaires » en bourreaux.

r Éd. Perrin, 464 p., 24 €.

## " Sur le mur d'Hadrien. Voyage aux confins de l'empire romain, de Macha Séry

En 2023, la journaliste Macha Séry, accompagnée par l'autrice Marie Pavlenko, décide de suivre le mur d'Hadrien, de la mer d'Irlande à la mer du Nord. Près de 120 kilomètres le long d'un mur antique, paisible et inoffensif (sauf pour les ampoules aux pieds...), qui, « motif d'attachement », n'a rien à voir avec ceux qui sont érigés aujourd'hui de par le monde pour cadenasser les frontières. De l'historique édifice, aux quatorze forts et quatre-vingts fortins, construit par quelque dix-huit mille légionnaires à partir de l'an 122 de notre ère, il ne reste aujourd'hui que nobles vestiges de pierre. « *L'ouvrage d'Hadrien* », écrit Macha Séry, *possède quelque chose de joyeux, délesté qu'il est du poids des antagonismes historiques qui ont perduré au-delà de la chute de Rome : les Chrétiens contre les païens, les Anglais contre les Écossais.* » Les deux marcheuses enfilent donc les « crags », suites de crêtes et de collines, observent les oiseaux et les moutons, font les haltes réparatrices dans les auberges, et ne se perdent pas contrairement à la IX légion qui disparut pour s'être trop aventurée au Nord, sans doute exterminée par les Pictes vers l'an 117.

q Éd. Stock, 200 p., 19,50 €.

## " Philosophie du canapé. Comment vivre une vie détendue, de Stefano Scrima

Du sofa à la sofia (sagesse, en grec), il n'y a qu'un tout petit pas... Que les oisifs bien décidés à ne pas trop s'agiter durant l'été se rassurent donc, immobiles lecteurs ou improductifs voyageurs, en compagnie de ce petit essai accueillant et confortable, en forme de « filosofa » : « *Le canapé est en lui-même une philosophie de la vie qui invite au ralentissement, à la procrastination, à la rêverie, à la décontraction, à l'oisiveté.* » Comment ? « *Le canapé recrée matériellement l'espace de notre pensée. Nous sommes sur un canapé comme si nous étions dans un bateau, au milieu de l'océan des possibilités* », y soutient, tout à fait détendu, le jeune Italien Stefano Scrima, fan patenté de l'Américain Charles Bukowski.

q La filosofia del divano, trad. de l'italien par Philippe Audegean, éd. Rivages, 120 p., 16 €.

## " Renoncer aux voyages. Une enquête philosophique, de Juliette Morice

Jamais nous n'avons autant parlé de fin des voyages. Et jamais nous n'avons autant eu la bougeotte les Occidentaux ou adeptes du mode de vie occidental, en tout cas, lesquels compteront 1,8 milliard de touristes internationaux d'ici 2030, en pleine urgence écologique. Ces ambivalences, ces contradictions sont au coeur de l'enthousiasmante « enquête philosophique » que Juliette Morice, agrégée et docteure en philo, consacre à nos désirs (de plus en plus) contrariés d'échappées. Car que perd-on, au juste, à renoncer à s'évader ? Que gagne-t-on à voyager ? Et qu'est-ce qu'un voyage, au fond ? Autant de questions... aussi anciennes que la philosophie !

r Éd. PUF, 247 p., 20 €.



## " Dans un monde imprévisible, l'utopie est nécessaire, d'Édouard Glissant et Hans Ulrich Obrist

Dix conversations entre le penseur martiniquais Édouard Glissant (1928-2011) et le commissaire d'exposition suisse Hans Ulrich Obrist, tenues, en privé ou en public, au fil des années 2000, à Paris, Munich, Venise ou Londres, composent ce très riche livre-archipel, illustré de photographies et d'archives diverses dont les délicieuses dédicaces généreusement dessinées par l'auteur de *La Lézarde* (1958) et du *Traité du Tout-Monde* (1997). Le titre même de l'ouvrage, affirmatif et programmatique, *Dans un monde imprévisible, l'utopie est nécessaire*, traduit toute la force positive, ô combien précieuse aujourd'hui, de la philosophie, de la poétique et de la politique d'Édouard Glissant, ouvertes l'une sur l'autre et sur le monde entier, productrices d'un décloisonnement des savoirs et des langues.

r Éd. Seuil/LUMA, 192 p., 21 €.